



MON TAPIS VOLANT

Ri nA iO N^E NoC



R.

Elle, l'Entraîneuse, m'a chargé de la charge de témoin. Témoin oculaire direct ; témoin souvent muet, mais témoin à charge et non à décharge. Ainsi, second d'un duel où il n'y aurait à perdre que l'art, je dépose, souvent absente - même dans la présence - d'un bilan qui est le nôtre, forcément. Et c'est le mystère choquant d'une histoire d'amour à sens unique, le noyau d'une mangue sacrée, une fêlure béante et cependant rigide comme un muscle rarement utilisé, une bouche qui éructe des serpents, mais des pierres précieuses, aussi, des diamants, et qui ne s'épuise pas de cracher.

Je témoigne de ces accouchements successifs d'un regard volontairement hagard devant un vocabulaire innocent (mais peut-on parler d'innocence quand il s'agit de femmes éclatées et gonflées de la reconnaissance de l'être ?) - et je voudrais parler de l'addition des oublis qui nourrit tes créations sursautées.

Je suis donc la témoin de ta voix rauque, parfois stridente et gorgée de larmes, de ta beauté jumelle, comme toute beauté valable d'une laideur ; témoin de ton regard précis, amoureux, possessif (Illustration vivante de ce crachat de femmes, comme on parle de dragons ou de volcans) et qui ne veut rien posséder, Dieu nous garde ! Ce regard, à la limite sans voile, - je veux dire sans tchador, - il offre aux filles "à fantastiquement dévorer" une image éblouie et multiple à l'infini, comme dans ces vieilles armoires à glace, comme dans ces tapis bleus où se profilent des traits d'or bruni, des traînes de Poiret, des initiales brodées... Le R marqué sur Timé, gravé sur l'index, R comme racine de la sagesse Reine.

Témoin de ces trompe-l'œil, de ces caresses, de ces marques de griffes félines, de ces faux-semblants (on disait ersatz à Berlin, et ces années ont la vie belle et dure) qui s'affirment des millions de fois plus sûrs que cette vérité sans majuscule qui dérouté les recherches et fait perdre le Sud.

R, comme refus et comme révolte, comme rage et comme raison ; R, comme rapace et comme rébus ; R, comme ravage et comme recul, comme regret et comme réponse, R, comme rebut et comme ressource ; R, comme site somptueux en un lieu de culte où la retenue est de rigueur. Le R de l'éternel retour où les femmes, dans le désert, ont le ventre pudique. R, ce transitoire renoncement.

L'œil renversé, intérieur, pleure sur un Orient de pierre. Lettre déchirée, lettre invertie ; R, comme refoulée : "Je suis belle, mais je suis nore, fille de Jérusalem". La terre va cracher des flammes et détruire le jeu de dames. Et voilà la grande entraîneuse escortée de son grand bazar freudien : la mise est quadruple.

- 1) La poupée monstrueuse pleure mais elle est protégée par la dentelle, les éléphants débonnaires et la main de fatma qui brûle : "Il ne faut pas jouer avec les allumettes !".
- 2) La nonne est déchirée entre le regret du divin, l'appel et la répugnance du divin : "Fusillez-moi avec !".

3) La Favorite déclenche la violence et le compromis avec l'autorité.

4) Le diable est proche et la magie est armée.

Des filles sont exposées dans leurs plus beaux atours symboliques afin de calmer le maître ; dans les vitrines d'un port, gisent les filles de l'Envers : "Pour tous les goûts, j'ai des bouquets"... Puis, c'est la destruction du temple et la victoire de l'enfant. La prostituée devient "la sainte et la fée" et l'amante, la mort et le Joker paradent, trois divinités cruelles, vengeresses et en gloire : le sultan est à abattre ! Le sultan est abattu !

L'unique entre toutes, la mère, qui pré-existait à cette séance de divination se retrouve en dernière carte. C'est l'ultime création de la consultante : combat fatal entre la stérilité et le don de soi. Le soleil noir, principe actif, est capturé : la mère est possédée.

Question chargée : Où finit la confusion miroitante et en quel puzzle géographique qui double les continents se brise cet intime, pesant, et douloureux chaos ?

Réponse : Je vois dans ton regard sûr des femmes-serpents, gardiennes d'un foyer brûlant nos cendres, de flamboyantes beautés, du diable comme on dit, qui veulent follement dire, mais qui ont encore la bouche cousue. Je vois des cages dorées, des aventures incestueuses, des allers retours faramineux, des échecs plus joyeux que des réussites, des images interdites et belles comme des images.

Elle revient des Mille et une Nuits, conteuse intarissable et le visage entrevu dans le tapis persan, dans le ciel crevant de nuages ou dans le plafond couvert de fresques, c'est aussi le mensonge, masque brandi de ce même visage prenant la forme même du manque et de l'autorité. Je vois ce trou noir par lequel s'infiltré ce terrible "désir de durer" et ces images qui font frémir comme si c'était du velours couleur du temps ; cette prairie dévastée, raccommodée, ce salon transparent qui mimique la naissance et ce charnel aperçu et franchi par un soldat assoiffé ; un sein lourd, une bouche serrée, des jambes fugeuses aux bas arrachés dans leur liberté à elles...

Au cœur de la fiction, ont est parfaitement seul et, devant ces images, je prends le droit - le rêve de tout témoin étant de dépasser sa charge, de dévorer la cause, - de séparer violemment les éléments :

La terre : les insupportables supports de la nostalgie - et ils pèsent.

L'air : les splendides grincements liés à un tel assemblage, - et ils doivent forcer, athlétiquement, pour retenir leur envol.

L'eau : les perversités, les piétinements, les erreurs engouffrées par le Styx - quelle belle confusion !

Le feu : et je n'ose parler de cette vieille histoire de purification qui nous fait perdre le Temps, insecte carnivore et puissant, précieux et gavé de sang, qui éjecte des portées musicales, des couleurs obliques, des formes millénaires. Le feu qui tranche, qui guérit, qui résout...

Le cœur gonfle et répond à l'illusion, la mienne, d'avoir témoigné dans la multiplicité des désirs, dans la division des tâches, - et en plein été indien.

LAURE VERNIÈRE